

# LE TIGRE MONDAIN

## LES CHIFFRES DU DÉMÉNAGEMENT

Trois personnes peuvent sans s'énervier participer à un déménagement difficile. Mais il est prouvé qu'une quatrième personne ajoutée à l'entreprise mène huit fois sur dix à une mésentente parmi les déménageurs. Lorsque cette quatrième personne est un homme de plus de 40 ans, la dispute entre les participants sera toujours la conclusion de l'épuisante journée. Mais quand cette quatrième paire de mains est celle d'un homme de moins de 7 ans, il est remarquable que le déménagement se termine non seulement dans une atmosphère badine et détendue parmi le groupe de travailleurs, mais qu'on finisse toujours par célébrer la bar-mitzvah du jeune méritant. Enfin, quand la quatrième personne est un chien, il mord la nouvelle voisine de palier, s'absente lorsque le lave-vaisselle n'arrive pas à passer l'angle du premier étage, n'aide pas à démonter la commode, et surtout, pour insister dans sa défection honteuse, ne participe à aucune bar-mitzvah, même un an après le fait. Une réputation qui n'est d'ailleurs pas ignorée des professionnels du déménagement, puisqu'on ne voit jamais de chien au volant d'un utilitaire 20 m<sup>3</sup>.

TANGUY LAMONT

## LE MARI ÉTAIT CACHÉ DANS LA PENDULE

Il est mardi, Francine a tout juste le temps de récupérer Thomas de l'école avant de rejoindre son cours de poterie. Depuis un an, il n'est plus nécessaire de faire garder Thomas par M. Leveau pendant ces deux heures de sculpture, Francine n'a donc qu'à le laisser devant le portail de la maison. Elle l'embrasse sur le front, lui fait fermer la portière et déconseille de grignoter avant le dîner. Arrivée au premier feu rouge, Francine réalise qu'elle n'a pas rangé sa blouse dans son sac à main ce matin, et il est hors de question de salir son tailleur amande d'éclaboussures argileuses. Bien qu'elle n'aime pas le regard du professeur lorsqu'il la voit s'installer à son tourneur avec dix minutes de retard, elle décide de faire demi-tour et de récupérer sa blouse dans le même mouvement.

Alors qu'elle passe l'entrée de la cuisine pour rejoindre la véranda où est étendue sa vareuse, Francine entend une discussion mouvementée au dessus de sa tête. Elle a l'habitude d'entendre Thomas narrer ses parties de Lego à voix haute, mais il lui semble distinguer une seconde voix dans la chambre de son fils. Elle monte à l'étage et frappe à la porte close de Thomas. Les voix se taisent. Sans attendre l'invitation de Thomas, Francine pénètre dans la chambre. Thomas est assis immobile sur son lit, sans aucun jouet à proximité. Son mari était caché dans la pendule.

ÉTIENNE FONTE

## CE QUE LE CINÉMA DOIT, MAIS NE PEUT

S'il fallait faire un bon petit reproche, pour commencer, à ce Goliath ressuscité que nous offre aujourd'hui David Mersour, ce serait son réalisateur. Sa place n'est-elle pas derrière la caméra ? Dans ce cas, que dire des 67 (soixante-sept !) caméos du susnommé, que l'on peut dénombrer durant les deux heures et demie que dure le film ? Mais, baste, passons : il y a là une manière de s'engager qu'ignorent beaucoup de nos artistes actuels (je ne vise personne).

Ceci étant donné, le film tient ses promesses : on ne reviendra pas sur le scénario, connu de tous, et pourtant plus complexe qu'il n'y paraît. C'est une audace, en effet, et un admirable hommage, que de faire dire à une Coréenne, non-professionnelle et non-francophone, des extraits de *Tristes Tropiques*, en guise d'intermède entre les différentes séquences. Mais là où Mersour révèle toute son ambition, c'est lorsqu'il choisit de filmer, en un plan-séquence de quatorze minutes, et derrière un filtre vert, son poste de télévision diffusant la version director's cut des *Bidasses en folie* : magistrale dénonciation de l'autocannibalisme ambiant dans l'audiovisuel moderne.

L'ultime purple patch, le twist suprême que nous offre « le Mars » – comme l'appelait Orson Welles –, sur lequel il nous revient de porter nos lumières et que nos lecteurs ne nous reprocheront pas de révéler, c'est l'absence de générique final, cimetière trop visité des films qu'on inhume sur l'écran ; ce que Mersour veut nous dire en cela, c'est : « il n'y a pas de mort dans le cinéma ». Chose qu'encore il répétait, samedi dernier, lors du procès du meurtre d'Antonia Hijock, jadis son actrice fétiche (et maîtresse), à qui Goliath ressuscité offre justement son tout dernier rôle, celui d'un cadavre, prouesse finale saisissante d'hyperréalisme qu'il nous fallait saluer à la mesure du fabuleux émerveillement qu'elle nous a causé.

VARENDE ALCALIZE